

Devant ces arpenteurs et ces navigateurs

par Robert Hébert

Explore, and explore.

(Emerson, « Literary Ethics », Collège de Dartmouth, 1838)

Le congé doublement anachronique de Dollard des Ormeaux pour certains et de la reine Victoria pour d'autres s'annonçait froid et maussade. Je me suis mis à sonder la conférence de la romancière Monique LaRue, *L'arpenteur et le navigateur* (Fides, 1996)¹, qui « soulevait les passions » selon l'expression d'un libraire. J'ai lu le texte éreintant de Ghila B. Sroka (« De LaRue à la poubelle », *Tribune juive*, XIV, mars 1997) qui a créé l'onde de choc, puis la sobre réplique de Pierre Nepveu (« Lire à l'envers », *Le Devoir*, 26 avril 1997), puis beaucoup de boue, mélange de terre et d'eau comme le savent les enfants... J'ai immédiatement pensé à la querelle des régionalistes et des exotistes au début du siècle. Avec de vrais « exotiques », cette fois-ci, mais aussi un même problème « familial » dans l'enclave nord-américaine.

En gros, les écrivains québécois enracinés se plaindraient de ce que les écrivains immigrants délaissent les réalités québécoises, le pays profond. Et les écrivains migrants revendiqueraient leur part de liberté créatrice tout en se sentant rejetés, exclus par les premiers : au bout de la ligne, l'accusation de racisme. Petit problème : comment intégrer qui et alors s'intégrer à quoi ? Comme le rappelle avec éclat Ghila Sroka

¹ On trouve maintenant ce texte dans le recueil d'essais de Monique LaRue, *De fil en aiguille* (Boréal, 2007).

qui n'est pourtant pas romancière : « *pour avoir une littérature nationale, il faut avoir une nation* ». C'est là, je crois, où le bât politico-littéraire blesse ou réjouit les uns et les autres, c'est peut-être aussi le nerf d'une petite guerre qui m'étonne un peu mais ne me surprend pas.

Manifestement, la mise en scène dialectique de Monique LaRue est ambiguë : présupposés historiques confinant au cliché, ontologie caricaturale (mode d'être *versus* mode de devenir), fascination d'un écrivain-fantôme de souche qui semble jaloux de certains succès. Allusions à Kant, l'abbé Casgrain, Zarathoustra, Kafka, Brodsky, Céline... Il est toujours embêtant d'invoquer Céline, même pour prendre distance ; rien à « foutre » avec ce conglomérat très français. Il est clair cependant qu'il y a, dans ces vingt-quatre pages petit format, ouverture et courage dans l'expression même du défi à relever si l'on en croit après coup les termes de la polémique. Invitée aux conférences Jarislowsky, la romancière a maladroitement ouvert les bras, on lui a étampé un non sur le plexus solaire. Lorsque le genre examen de conscience – à la limite de l'instruction pastorale – ressuscite le genre placard, c'est signe qu'une société civile a atteint un seuil extrême dans l'incompréhension réciproque entre ses membres volontiers intelligents.

Voilà, un fossé se creuse quant au rôle accordé à la mémoire créatrice des écrivains. Les cartographies sont dédoublées depuis fort longtemps. Désormais, dans la mare provinciale, inutiles les jalons historiques ou les gentils bateaux de papier... Reste à développer la biographie symbolique des deux *personnages*, avec un brin d'humour et quelques échappées sur le climat d'ensemble.

Mémoire à l'usage des arpenteurs

I. Les écrivains dits arpenteurs n'ont jamais formé un bloc monolithique en tant que « national québécois », il faut le

signaler. C'est d'ailleurs le secret familial et le principe de leur division, leur divisibilité démocratique plus que centenaire. Il y a deux corporations d'arpenteurs avec des instruments de mesure et d'évaluation fort différents. En gros, la corporation fédéraliste et la corporation indépendantiste qui se sont servi, se servent, également de cette vache à lait nommée nationalisme. Chaque corporation possède son registre de parvenus, éponges naïves, agitateurs, vire-capots, gamblers du beau risque. Le mot traître est un mot trop sérieux, européen... Les lettres patentes s'affichent dans les grands moments de crise (élections, référendums, prix littéraires) mais en réalité, tout est plus complexe et flou, plus opportuniste et poreux, à ras le sol, chaque individu bénéficiant de la double police d'assurance fédérale-provinciale.

II. Rien de plus significatif que les torticolis sémantiques quant à l'identité de soi : en 1969, le cahier annuel de recensions appelé *Livres et auteurs canadiens* est devenu *Livres et auteurs québécois*... En 1976 paraissait le *Dictionnaire pratique des auteurs québécois* et sa nouvelle édition de 1989, *Dictionnaire des auteurs d'expression française en Amérique du Nord*. En 1992, l'Académie des lettres canadiennes-françaises devient l'Académie des lettres du Québec et son organe *Écrits du Canada-français* tronqué jusqu'au titre très original de *Écrits*. Vieux problème des épithètes entendues comme stigmates plus ou moins honteux.

III. Les arpenteurs sont souvent amnésiques ou se cantonnent dans des clichés. On n'a pas encore écrit l'histoire du cosmopolitisme discret des écrivains québécois : diverses formes d'exil ou d'itinérance (Aquin) ou même de folie si l'on pense au « Vaisseau d'or » de Nelligan décédé l'année même où revenait au pays le poète et diplomate Grandbois. Le grand voyageur Ringuet, diplomate et américaniste à ses heures, est mort à Lisbonne en 1960 — année où le peintre Borduas s'éteignait à Paris. Son roman *Trente arpents* entre impréca-

tions et déracinement se termine en Nouvelle-Angleterre avec le fantasme de l'embauche.

IV. Avant l'arpenteur, il y a eu le marin et l'explorateur, le coureur des bois et le voyageur canadien par opposition au conquistador espagnol. C'était un gain de souplesse dans l'ouverture et l'aventure vers l'inconnu. Mais qui découvre quoi aujourd'hui ? L'histoire américaine a forcé la note d'une certaine évolution : l'employé de l'aviron se fait souvent mener en rond dans son enclave, son enclos, alors qu'il y a toujours un peu de conquistador chez le navigateur vierge qui « arrive » et tranche les questions tribales.

V. Ne jamais oublier l'étymologie romaine du mot province : ce qui est vaincu et conquis pour soi. Qu'il soit arpenteur caressant la souche de sa survie ou navigateur se réservant des heures de pêche dans sa mémoire, l'écrivain du Québec demeure provincial, assujéti à un ailleurs éditorial, alors même qu'il habite les reliquats de l'inconscient euro-américain dans une langue exotique qui s'appelle non pas le français mais bien le francophone. Ce qui sonne français sous l'arbre à palabres, avec beaucoup de neige quelque part entre les sensuelles Caraïbes et la Belgique septentrionale.

Mémoire à l'usage des navigateurs

I. Les écrivains dits navigateurs sont de deux espèces, il faut le signaler. Ceux que j'appellerais les tendres, écrivains voués à la création libre et qui sont souvent dans une empathie curieuse ou pacifiée avec les lieux... Et puis, phénomène relativement nouveau depuis les résultats du Référendum de 1980, les durs, les agressifs, souvent universitaires à la plume journalistique, sorte de porte-avions engagés contre tout ce qui est perçu comme « nationalisme » local ou englobant. Ils émergent parfois d'un étrange silence. Ces navigateurs anciens reprennent souvent le *log book* un peu haineux de l'ex-premier ministre Pierre-Elliott Trudeau, « *the only frog who can*

deal with frogs ». Pas étonnant que certains s'y retrouvent avec le retour de la nouvelle *Cité libre* comme si quarante années de réflexion étaient réduites à rien.

II. Si le problème des romanciers arpenteurs réside dans leur imaginaire borné au territoire, le problème des navigateurs réside dans leur rapport à l'historicité des lieux : ils projettent instinctivement leurs jugements « européens », leur respectable cargaison. C'est là une nouvelle version de la fameuse querelle du Nouveau Monde que ni géographes ni historiens universitaires pourtant québécois n'ont systématiquement documentée. Il y a huit ans, j'ai plongé seul dans ces eaux troubles avec *L'Amérique française devant l'opinion étrangère 1756-1960*².

III. Au pays des créoles, comparaisons ou amalgames déraisonnables dont on tire profit : « *Champlain nazi, Québec xénophobe ou fasciste, société kolkhose, Gestapo de la langue française, Québec Serbie via le nettoyage ethnique, Le Devoir-Pravda* »... Mots parfois soufflés par les arpenteurs de la corporation fédéraliste : « *Québec Iran, totalitarisme soft* ». Bref, réincarnation du mal absolu ! Vieux problème des épithètes entendues comme stigmates indélébiles dans la vallée du Saint-laurent.

IV. Le discours des navigateurs agressifs s'élabore souvent sur ce que l'on appelle en philosophie collégiale les sophismes. Sophisme de l'homme de paille avec son folklore, sirop d'érable, tuque, poutine, le tricot de laine *versus* la soie. Argument *ad vertiginem* ; aucun individu en santé ne veut partager la mémoire victimaire d'une collectivité quelconque. Argument *ad ignorantiam* : on ne pourra jamais prouver ou falsifier les gains du projet souverainiste — statu quo par une indécidabilité pseudo-savante. Enfin, sophisme de l'accusateur responsable ; sous prétexte de faire prévaloir le droit et la conscience civique, ils revendiquent la protection de leur

² Robert Hébert, *L'Amérique française devant l'opinion étrangère 1756-1960*, Montréal, Hexagone, 1989.

quant-à-soi ghettoïsé sur le refrain de « *Ma cabane au Canada* », si jovial. Et toujours avec la double police d'assurance fédérale-provinciale.

V. Ne jamais oublier qu'il existe un certain dénominateur commun entre arpenteurs et navigateurs : un anti-américanisme souvent primaire qui remonte au XIX^e siècle. USA : le matérialisme historiquement inculte, le cirque de masse, les contrefaçons, l'obscénité médiatique... Ces généralisations abusives tiennent souvent de l'ignorance et de la mauvaise foi alors que les œuvres de Poe, Melville, Thoreau, Whitman ou London (écrivains en mouvement) n'ont aucun équivalent québécois, alors que depuis vingt-cinq ans les philosophes et intellos de France se pâment sur les campus étoilés (salaires, bibliothèques, jeunesse étudiante) ou même sur les bleds ennuyeux à frisson western. Quant au populo français et aux zonards, *all America* !

Les lois de l'hospitalité

Au bout du compte, le ressentiment réciproque envers les uns et les autres vient peut-être d'une faille dans les lois de l'hospitalité. Tel écrivain doit au tendre navigateur de lui rappeler son devoir d'imaginaire et d'empathie planétaire ainsi qu'un travail d'étrangeté dans sa propre langue ; tel écrivain doit à l'arpenteur le travail américain des siècles, des institutions sédimentées ainsi qu'une certaine frénésie atlanto-cosmopolite qui ne se retrouve peut-être pas dans le reste du Canada. Comment tirer les plus belles conséquences de l'« exception » québécoise en Amérique du Nord en termes de *travail nouveau*, original ? Ce pourrait être un projet commun, une stratégie de convergence... Hélas, personne n'ose reconnaître sa dette morale envers l'autre. Les hôtes qui s'avancent et les hôtes qui reçoivent se croisent, ruminent leurs arrières-pensées. Chacun réclame dommages et intérêts au nom d'un sujet de droit souverain qui n'existe nulle part. Si les arpenteurs de souche doivent plonger dans leur incons-

cient collectif avec des bonbonnes d'air frais, les navigateurs agressifs doivent aussi mettre en carène leurs bateaux pour les réparer sous la ligne de flottaison.

Bref, le danger à moyen terme, c'est le *bornisme fanfaron et l'épavisme pontifiant des pharisiens anciens et nouveaux*, oblitérant l'imagination de tout matériau en souffrance ainsi que la pensée de toute œuvre de longue haleine. À jouer du coude en politicaillerie culturelle, c'est l'art qui est perdant. Le fonds de cale sent le mois, le champ est miné de nids de vipères. Le manque d'incarnation politico-sociale des uns n'est peut-être que l'envers du défaut de souveraineté historique des autres : ils se ressemblent tant dans la double plainte de leur impuissance. Évidemment, cela n'enlèvera à aucun citoyen son droit de vote qui est aussi un droit à son opinion, accordé à la lecture de ses instruments de mesure, équerres, boussoles, cartes plus ou moins datées, etc. Telle est la puissance de la démocratie.

Je ne suis pas un philosophe de service ni un clerc de forum, hélas ! J'ai quitté les médias de masse ou de messe élitiste depuis longtemps et même les tables rondes où chacun se préoccupe de son carré. Mais cette polémique fait mal, vient me chercher parce qu'elle expulse toute joie et bannit toute tierce pensée. Au fond, l'errance demeure peut-être la seule vérité de celui qui se cherche de nouveaux horizons sur terre et sur mer... Dernier message du philosophe errant : chacun doit désormais travailler contre sa propre schizophrénie et comme dirait le vagabond Socrate sur le trottoir de la métropole : « *Connais-toi toi-même* ».

Les vieux démons de l'arpenteur joints aux actuels diabolins du navigateur contiennent des virtualités inédites, à condition expresse de les disséquer et donc les avoir déjà tués une fois pour toutes.